

GEO AIDE LES KOGIS À SAUVER LEUR FORÊT

Notre magazine a décidé de soutenir l'action de ces Indiens qui, dans le nord de la Colombie, reprennent possession de leurs terres et restaurent une nature désolée.



Les Kogis sont les descendants des Tayronas, que la conquête espagnole a repoussés dans les montagnes au XVII^e siècle. Ils vénèrent la Terre-Mère, et nous enseignent que l'écologie est une philosophie ancestrale.

PHOTOS D'ÉRIC JULIEN



Les toits des huttes sont étayés par neuf cercles de bois. Neuf, comme les neuf mondes, les neuf «états de conscience» de la pensée kogi.

Vêtu d'une tunique blanche élimée, le regard mi-clos, un sourire aux lèvres, Antonino Dingula, chaman et sage parmi les sages, semble avoir deux cents ans... Son regard se perd, tourné vers un paysage ancien, millénaire, dont il aurait gardé la mémoire. Cette terre de Duanamaké, où il vit maintenant, à nouveau couverte de palmiers, calebassiers et caracolis (ou «arbres à pluie»), est l'une des rares, arrachées aux planteurs de coca, reforestées et restituées à son peuple de survivants, les Kogis. Ces Indiens, que GEO soutient dans le cadre de son engagement dans la lutte contre le réchauffement climatique [lire encadré, page suivante], vivent au nord de la Colombie, à mille deux cents kilomètres de la capitale, Bogotá, dans la Sierra Nevada de Santa Marta, un massif caché par d'éternels nuages, qui culmine à 5 775 m et plonge très vite dans la mer des Caraïbes. Quatre siècles qu'ils vivent loin de la «civilisation». Quatre siècle que ça dure. Et il y a de bonnes raisons à cela.

Avant la conquête espagnole, les Tayronas, ancêtres des Kogis, étaient parvenus à un niveau culturel comparable

à celui des Incas, des Aztèques ou des Mayas. Mais, le 29 juillet 1525, quand Rodrigo de Bastidas fonda Santa Marta, première cité hispanique de ce que l'on appellera plus tard la Nouvelle-Grenade, les «indigènes» offrirent en cadeau de bienvenue l'équivalent de dix-huit mille pesos d'or fin au Conquistador. Coup de folie. La fièvre de l'or vint tailler les soldats espagnols, et Bastidas fut assassiné par des mutins. Vardillo, le nouveau gouverneur, entreprit ensuite de «pacifier» la région pour mettre la main sur la manne.

Ils disent être les «grands frères» qui veillent sur l'équilibre du monde

La guérilla contre les cinq cent mille Indiens Tayronas durera près de soixante-quinze ans. Et se terminera en 1599 par la victoire du capitaine Piñol, qui ordonna «de couper les oreilles, le nez et les lèvres de tous les prisonniers mâles». Les survivants tayronas se retirèrent dans les hautes vallées de la sierra. Et, pendant plusieurs siècles, coupés de notre histoire, ils y resteront, à l'écart du monde. Les descendants directs de ce peuple, les Kogis, ne seraient plus

désormais que douze mille à quinze mille individus, selon les estimations de l'ONG Tchendukua-Ici et Ailleurs.

Aujourd'hui, il faut quelques heures de marche au-dessus de la Troncal del Caribe, route qui relie la ville de Santa Marta à celle de Riohacha, au nord de la Colombie, pour arriver à Duanamaké, sur les terres des Kogis. Entre les feuillages épais de la forêt tropicale, quelques éclats bleutés montent de la mer des Caraïbes. Un sentier abrupt, un replat, et l'on débouche devant un village de huttes, faites de palmes et de torchis. Dans la pénombre de la «kankurua», temple traditionnel disposé au centre du village, une vingtaine d'hommes palabrent. Ils parlent de cette terre dégradée où ils se sont installés il y a huit ans, du travail qu'il a fallu réaliser pour que la végétation retrouve ses droits, et de ce qui reste à faire. Antonino Dingula est un «mamú», un «éclairé». Les mamus, personnages énigmatiques, à la fois prêtres, médecins et philosophes, sont au cœur de l'univers des Kogis. Pour ce peuple, la sierra incarne le centre du monde, la Terre-Mère, celle qui lui a transmis croyances, culture et code moral. Les Kogis se disent les «grands

frères» et veillent sur l'équilibre du monde que les Blancs, les «petits frères», détruisent. «Quand on est arrivé ici, il n'y avait plus rien, raconte Antonino. Plus d'arbres, plus d'animaux. Il a fallu beaucoup œuvrer, replanter les arbres, les plantes, faire les offrandes nécessaires pour que la nature retrouve sa force.» Que s'était-il passé ?

C'est l'apparition du narcotrafic dans les années 1970 qui marqua le début de la déforestation massive des contreforts de la sierra. En quelques années, on arrasa des forêts pour laisser place à de vastes champs de marijuana. Ensuite, viendront les premières campagnes de fumigation qui peu à peu anémièrent les sols. Plus bas, le développement du tourisme à Santa Marta, la culture intensive de la banane par la Dole Food Company (la compagnie fruitière américaine qui contrôle un bon quart du marché mondial), puis de l'huile de palme nécessitent des ressources en eau importantes. Les captages se firent plus nombreux, des vallées s'asséchèrent. La sierra, fontaine naturelle, commença à se tarir. Dans les années 1990, la coca succéda à la marijuana; la déforestation s'accrut, incontrôlée. Les Kogis vivent la Sierra Nevada de Santa Marta, le «cœur du monde», disparaître.

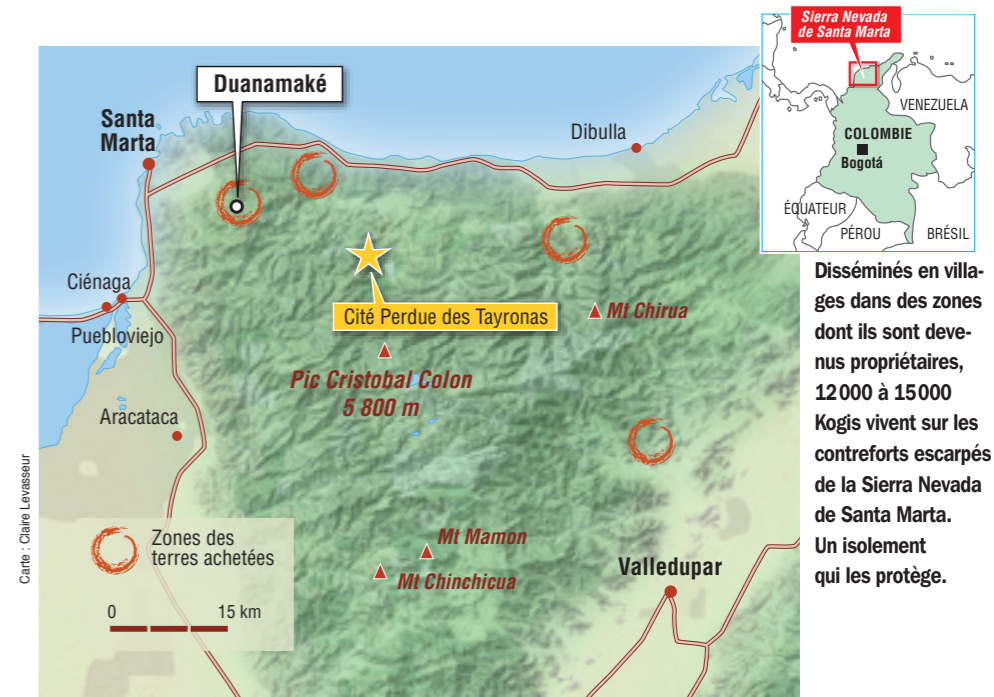
Aujourd'hui, cette terre, ici à Duanamaké, à nouveau couverte d'arbres fruitiers tropicaux (avocatiers, manguiers, bananiers, plantains, cacaoyers, guanabanas, maracujas, goyaviers, zapotes), Antonino Dingula le sait, il la

doit à la reconnaissance acharnée d'un Français, Eric Julien, et à son association, Tchendukua-Ici et Ailleurs.

L'aventure a commencé en 1985. Eric Julien, jeune coopérant, est envoyé en Colombie par le gouvernement français. Il décide, pendant un congé, de «faire» les sommets de la Sierra Nevada de Santa Marta, cette pyramide montagneuse dont les sommets enneigés dominent la mer des Caraïbes. A 4 500 m d'altitude, c'est l'accident. Œdème pulmonaire. Il se sent partir... Il ne devra son salut qu'à la présence des Kogis, qui le recueillent, le soignent et lui sauvent la vie. [cf. GEO n° 248.]

«Si tu veux nous remercier, aide-nous à retrouver le territoire de nos ancêtres»

Pendant sa convalescence dans une hutte, ils lui parleront de leur montagne, de la guérilla qui pille leurs réserves alimentaires, des milices paramilitaires, des incursions de l'armée, de la déforestation furieuse, qui a entraîné la destruction de plus de 75 % des arbres en moins de quarante ans. Ils mentionnent aussi des pilliers de tombes, à la recherche de statuettes en or, les narcotrafiquants, les défoliants régulièrement épandus sur leurs terres. Ils évoqueront leurs difficultés à vivre sur des espaces de plus en plus réduits, acculés sous les sommets. «Si tu veux vraiment nous remercier, aide-nous à retrouver les terres de nos ancêtres», lui souffleront-ils. Eric Julien s'engagera à entreprendre ▶



Disséminés en villages dans des zones dont ils sont devenus propriétaires, 12 000 à 15 000 Kogis vivent sur les contreforts escarpés de la Sierra Nevada de Santa Marta. Un isolement qui les protège.

► «quelque chose», puis quittera la Colombie, et deviendra consultant dans de grandes entreprises...

Il attendra dix ans avant d'y retourner pour tenir sa promesse. En 1997, il crée l'association avec le but d'acheter des terres pour les offrir aux Kogis. Un travail de titan en raison du contexte géopolitique dangereux et du dédale que représente l'administration colombienne. Pour obtenir les actes notariés, accéder au cadastre, aux tampons du service des impôts, c'est compliqué. En février 1998, grâce aux dons de deux cents bienfaiteurs, et à Gentil Cruz, un métis qui va aider à localiser un premier espace, cinquante hectares sont attribués aux Kogis. «Ils avaient du mal à nous croire, se souvient Eric Julien, ils pensaient que nous voulions acheter ces terres pour nous. Mais non, c'était vraiment pour eux. C'est ce jour-là qu'ils ont commencé à nous faire confiance.»

C'est ainsi que, par l'intermédiaire de Tchendukua-Ici et Ailleurs et grâce au soutien de cinq mille donateurs, quatorze terres ont été achetées, pour une surface proche de mille cinq cents hectares. Trente familles, soit près de deux cent quatre-vingts personnes, s'y sont installées. Deux villages sont nés, une culture a repris vie, la forêt a regagné du terrain. Car, rapidement, les Kogis ont commencé à réveiller la mémoire de la nature, telle qu'elle était avant l'arrivée des «petits frères» et de leur folie destructrice. Peu à peu, le miracle se produit : des espèces végétales réapparaissent, des insectes reviennent, des animaux s'aventurent. C'est le résultat d'un lent travail de reconstitution des écosystèmes. La réappropriation de leur terre par les Kogis passe

par des rituels immuables. D'abord envoyer un mamu qui, assisté de deux ou trois familles, commence par «nettoyer» les nouvelles terres au plan spirituel, les «purifier» et les remettre en équilibre avec la mère Nature. Au côté du mamu, un Kogi est ensuite chargé de l'agriculture. Aidé par son épouse, ses enfants et les maris de ses filles, il produit une bonne partie des denrées (maïs, manioc, patates douces...) nécessaires à la communauté. Haricots (connus pour leur capacité à fixer l'azote dans le sol), yucca et coton modifient les paysages et la qualité de la terre. Un autre, une sorte d'entomologiste, recense les insectes et les petits animaux, dont la présence est un indicateur de la bonne santé du territoire. Un troisième, enfin, sera en charge des relations spirituelles de la communauté avec la Terre. On construira une «kankurua», où les Kogis pourront dialoguer avec le monde : «Il faut que les oiseaux, les animaux et la nature sachent que nous sommes revenus, que nous avons un lieu pour parler avec eux. Alors les choses vont pouvoir se remettre en ordre, en équilibre.»

«La nature est un corps vivant, l'eau est comme le sang dans nos veines»

L'ordre, l'équilibre, l'harmonie... Ces Indiens énoncent, en 2009 et depuis des siècles, des principes pour lesquels il nous a fallu, nous les «petits frères», des discours d'Al Gore, des Grenelle de l'environnement et des photos chocs par centaines de glaciers qui fondent. «La nature est un corps vivant, disent les Kogis. L'eau est comme le sang qui coule dans nos veines, les pier-



Pendant plus de 15 ans, Gentil Cruz a servi de médiateur entre Indiens, association et administration colombienne. Il a été assassiné en 2004.

res représentent les os, le vent, l'air qui circule et que nous respirons, les arbres et la végétation, le système pileux... tous les minéraux de notre corps sont dans la nature. Ce que vous ne comprenez pas, c'est que la Terre vit, qu'elle ressent les choses, qu'elle souffre, comme une personne. Le «petit frère» ne respecte rien, il veut être riche, gagner de l'argent. S'il continue sans penser les choses, sans comprendre la vie, la Terre-Mère va disparaître.»

Reforester les lieux ancestraux, reconquérir des espaces souillés par les défoliants et, à terme aussi, transformer ces nouvelles zones en «réserves indiennes», dont le statut, inaliénable, est reconnu par la Constitution colombienne, telle est la mission de l'association Tchendukua-Ici et Ailleurs.

Vue de loin, l'affaire paraît simple. Mais on est en Colombie... En novembre 2004, Gentil Cruz, compagnon de la première heure, qui repérait les terres à acheter et accompagnait les Kogis dans leur installation, a disparu. Deux ans plus tard, on apprendra qu'il a été assassiné. Le corps n'a jamais été retrouvé. Et les motifs restent obscurs. Mais l'œuvre continue. En 2008, deux nouveaux terrains ont été acquis et offerts aux Kogis. Pour 2009, deux cents hectares supplémentaires ont déjà été identifiés le long d'une vallée étroite qui s'étend de la mer jusqu'aux sommets, une vallée considérée comme l'un des «greniers à grain» des ancêtres Tayronas. L'espoir est là. Camillo le sent. En 2000, il est venu habiter à Duanamaké. Assis devant sa hutte, son regard parcourt cette vallée qui est maintenant son univers. «Plus tard, dit-il en souriant, ce serait bien de faire un village en face, il y a beaucoup de sources, c'est un lieu important.»

En face ? C'est la terre d'un «petit frère» ! Une belle terre, en effet. Peut-être un jour, une belle forêt. ■

Michel Bessaguet, avec Eric Julien

GEOPARTENARIAT

Comment GEO lutte contre le réchauffement climatique



© Guillaud Kainny / WPN

Notre magazine a mandaté l'Union nationale de l'imprimerie et de la communication (Unic) pour réaliser son Bilan Carbone. En 2008, GEO a dégagé près de 3 000 t équivalent CO₂, soit moins de la moitié des émissions liées aux déplacements

du Président de la République française. Afin de limiter notre impact sur le réchauffement climatique, plusieurs milliers d'euros vont être versés à l'association GoodPlanet de Yann-Arthus Bertrand. Les fonds serviront à financer l'achat de terres

pour les Kogis via l'ONG Tchendukua-Ici et Ailleurs pour régénérer le couvert forestier et fixer plusieurs milliers de tonnes de CO₂. Vous pouvez retrouver l'intégralité de notre Bilan Carbone et faire un don pour soutenir ce projet sur geo.fr